



SUJET D'INVENTION : Vous écrivez une lettre au Président de l'académie régionale pour qu'il rajeunisse le parterre d'académiciens. Et vous vous appuyez sur la page d'histoire d'Hernani.

LA BATAILLE D'HERNANI TMOIGNAGES



Théophile Gautier, *Victor Hugo*, 1902 (posthume)

Texte 1 Avant la représentation... l'attente

« Gérard de Nerval avait dans ses poches une liasse de petits carrés de papier rouge timbrés d'une griffe mystérieuse inscrivant au coin du billet le mot espagnol « Hierro », voulant dire fer. Cette devise, d'une hauteur bien appropriée au caractère d'Hernani et qui eût pu figurer sur son blason signifiait aussi qu'il fallait être, dans la lutte, franc, brave et fidèle comme l'épée. (...) Oui, nous les regardâmes avec un sang-froid parfait toutes ces larves du passé et de la routine, tous ces ennemis de l'art, de l'idéal, de la liberté et de la poésie, qui cherchaient de leurs débiles mains tremblotantes à tenir fermée la porte de l'avenir ; et nous sentions dans notre cœur un sauvage désir d'enlever leur scalp avec notre tomahawk pour en orner notre ceinture ; mais à cette lutte, nous eussions couru le risque de cueillir moins de chevelures que de perruques ; car si elle raillait l'école classique, en revanche, étalait au balcon et à la galerie du Théâtre Français une collection de têtes chauves pareille au chapelet de crânes de la comtesse Dourga. Cela sautait si fort aux yeux, qu'à l'aspect de ces moignons glabres sortant de leurs cols triangulaires avec des tons couleur de chair et de beurre rance, malveillants malgré leur apparence paternelle, un jeune sculpteur de beaucoup d'esprit et de talent, célèbre depuis, dont les mots valent les statues, s'écria au milieu d'un tumulte : « A la guillotine, les genoux ! ».



Texte 2 Un climat électrique et de provocation

(...) La faim commençait à se faire sentir. Les plus prudents avaient emporté du chocolat et des petits pains, - quelques-uns - proh ! pudor - des cervelas ; des classiques malveillants disent à l'ail. Nous ne le pensons pas ; d'ailleurs, l'ail est classique ; Thestylis en broyait pour les moissonneurs de Virgile. La dînette achevée, on chanta quelques ballades d'Hugo. (...) Ensuite, on se livra à des imitations du cri des animaux dans l'arche, que des critiques du Jardin des Plantes auraient trouvées irréprochables. On se livra à d'innocentes gamineries de rapins. (...)

Cependant, le lustre descendait lentement du plafond avec sa triple couronne de gaz et son scintillement prismatique ; la rampe montait, traçant entre le monde idéal et le monde réel sa démarcation lumineuse. Les candélabres s'allumaient aux avant-scènes, et la salle s'emplissait peu à peu. Les portes des loges s'ouvraient et se fermaient avec fracas. Sur le rebord de velours, posant leurs bouquets et leurs lorgnettes, les femmes s'installaient comme pour une longue séance, donnant du jeu aux



Albert Besnard, La bataille d'Hernani, avant la bataille

épaulettes de leur corsage décolleté, s'asseyant bien au milieu de leurs jupes. Quoi qu'on ait reproché à notre école l'amour du laid, nous devons avouer que les belles, jeunes et jolies femmes furent chaudement applaudies de cette jeunesse ardente, ce qui fut trouvé de la dernière inconvenance et du bataillon d dernier mauvais goût par les vieilles et les laides. Les applaudies se cachèrent derrière leurs bouquets avec un sourire qui pardonnait. L'orchestre et le balcon étaient pavés de crânes académiques et classiques. Une rumeur d'orage grondait sourdement dans la salle ; il était temps que la toile se levât ; on en serait peut-être venu aux mains avant la pièce, tant l'animosité était grande de part et d'autre.

Question : Montrez comment l'atmosphère électrique est restitué et le climat d'attente guerrière.

Texte 3 Le rideau se lève



Enfin les trois coups retentirent. Le rideau se replia lentement sur lui-même, et l'on vit, dans une chambre à coucher du seizième siècle, éclairée par une petite lampe, doña Josepha Duarte, vieille en noir, avec le corps de sa jupe cousu de jais, à la mode d'Isabelle la Catholique, écoutant les coups que doit frapper à la porte secrète un galant attendu par sa maîtresse : Serait-ce déjà lui ? C'est bien à l'escalier Dérobé. La querelle était déjà engagée. Ce mot rejeté sans façon à l'autre vers, cet enjambement audacieux, impertinent même, semblait un spadassin de profession, allant donner une pichenette sur le nez du classicisme pour le provoquer en duel. - Eh oui ! dès le premier mot l'orgie en est déjà là ? On casse les vers et on les jette par les fenêtres ! dit un classique admirateur de Voltaire

avec le sourire indulgent de la sagesse pour la folie. Il était tolérant d'ailleurs, et ne se fût pas opposé à de prudentes innovations, pourvu que la langue fût respectée, mais de telles négligences au début d'un ouvrage devaient être condamnées chez un poète, quels que fussent ses principes, libéral ou royaliste.

- Mais ce n'est pas une négligence, c'est une beauté, répliquait un romantique de l'atelier de Devéria, fauve comme un cuir de Cordoue et coiffé d'épais cheveux rouges comme ceux d'un Giorgone. ... C'est bien à l'escalier Dérobé. Ne voyez-vous pas que ce mot dérobé rejeté, et comme suspendu en dehors du vers, peint admirablement l'escalier d'amour et de mystère qui enfonce sa spirale dans la muraille du manoir ! Quelle merveilleuse science architectonique ! quel sentiment de l'art du XIVème siècle ! quelle intelligence profonde de toute civilisation ! L'ingénieux élève de Devéria voyait sans doute trop de choses dans ce rejet, car ses commentaires, développés outre mesure, lui attirèrent des « chut » et des « à la porte », dont l'énergie croissante l'obligea bientôt au silence. Il serait difficile de décrire, maintenant que les esprits sont habitués à regarder comme des morceaux pour ainsi dire classiques les nouveautés qui semblaient alors de pures barbaries, l'effet que produisaient sur l'auditoire ces vers si singuliers, si mâles, si forts, d'un tour si étrange, d'une allure si cornélienne et si shakespearienne à la fois. Nous allons cependant l'essayer. Il faut d'abord bien se figurer qu'à cette époque, en France, dans la poésie et même aussi dans la prose, l'horreur du mot propre était poussée à un degré inimaginable. Quoi qu'on fasse, on ne peut concevoir cette horreur qu'au point de vue historique, comme certains préjugés dont les motifs ou les prétextes ont disparu.

Texte 4 Une guerre de civilisation... ?

Malgré la terreur qu'inspirait la bande d'Hugo répandue par petites escouades* et facilement reconnaissable à ses ajustements excentriques et à ses airs féroces, bourdonnait dans la salle cette sourde rumeur des foules agitées, qu'on ne comprime pas plus que celle de la mer. La passion qu'une salle contient se dégage toujours et se révèle par des signes irrécusables. Il suffisait de jeter les yeux sur ce public pour se convaincre qu'il ne s'agissait pas là d'une représentation ordinaire ; que deux systèmes, deux armées, deux civilisations même – ce n'est pas trop dire – étaient en présence, se

haïssant cordialement, comme on se hait dans les haines littéraires, ne demandant que la bataille, et prêts à fondre l'un sur l'autre. L'attitude générale était hostile, les coudes se faisaient anguleux, la querelle n'attendait pour jaillir que le moindre contact, et il n'était pas difficile de voir que ce jeune homme à longs cheveux trouvait ce monsieur à face bien rasée désastreusement crétin et ne lui cacherait pas longtemps cette opinion particulière...



Question : Est-ce une querelle de civilisation ou une guerre de générations ?



Jean Pons Viennet, Mémoires

Militaire, fabuliste, (le chêne et ses commensaux, une fable sans grand intérêt stylistique), dramaturge sans succès, impopulaire... Voici son témoignage « à charge »

26 février 1830. Le théâtre français nous a donné enfin le chef-d'œuvre annoncé depuis si longtemps, cet *Hernani* qui doit effacer tout ce que l'art dramatique a produit jusqu'ici. C'est ainsi qu'en parlent depuis deux mois les Nodier, les Frédéric Soulié, et les gens du Globe*. Les journaux ne craignent pas de révéler le nom de l'auteur. A les entendre, la pièce était impatientement attendue. On fixait le jour de la représentation, puis on annonçait avec douleur qu'elle était remise. Elle a eu lieu enfin... (...)

Si, dans le temps où le goût régnait, on eût présenté au parterre ce tissu d'in vraisemblance, de niaiseries, d'absurdités, tous es sifflets de Paris auraient fait un beau tapage. Mais aujourd'hui c'est autre chose. Racine et Voltaire sont bafoués, et voilà ce qu'une faction littéraire prétends substituer à *Athalie** et à *Mérope**. Voilà ce qu'on nous prônait depuis un an, voilà ce qu'on a applaudi à tout rompre. Les gens de l'ancien régime poétique ont eu beau professer par des murmures, des sifflets, des exclamations, la cabale* était en force et l'auteur a été proclamé.

Ce n'était rien que le sujet ! C'est le style et les vers qu'il fallait entendre ! Victor Hugo ne dit rien comme un autre. Il lui passe quelquefois de grandes pensées mais il les rend à dessein, d'une manière si ridicule que le rire étouffe immédiatement l'admiration. Dès que le sublime se montre, la trivialité de l'expression le fait disparaître. Je ne veux rien citer. L'imprimerie assure la perpétuité de cette immense rhapsodie*, mais la postérité française sera bien étonnée qu'on ait fait dire tant de pauvretés à notre belle langue et qu'une de nos générations ait pris cela pour un chef-d'œuvre.

On assure que la salle sera remplie dix fois avant que le vrai public puisse faire justice à cette farce tragique. Mais les amis ont l'effronterie de publier que la recette s'est élevée à 5134 francs, quand tout le monde sait qu'il n'a pas été pris un billet au bureau. L'absurde doit être soutenu par le mensonge.

*le Globe : Nom d'un journal

**Athalie* : pièce de Racine, l'une des deux pièces dites « pièce juive »

*Pièce de Voltaire : son théâtre est à peine connu

* Se dit ici des manœuvres employées pour faire applaudir sa pièce

*rhapsodie : morceau de musique improvisé à caractère impopulaire.